



45<sup>e</sup> édition

**APICHATPONG WEERASETHAKUL**

*Fever Room*

Nanterre-Amandiers – Du 5 au 13 novembre 2016

Service de presse : Christine Delterme, Guillaume Poupin

Assistante : Alice Marrey

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01

[c.delterme@festival-automne.com](mailto:c.delterme@festival-automne.com)

[g.poupin@festival-automne.com](mailto:g.poupin@festival-automne.com)

[assistant.presse@festival-automne.com](mailto:assistant.presse@festival-automne.com)

## **Revue de presse Radio/TV**

### **APICHATPONG WEERASETHAKUL**

*Fever Room*

45<sup>e</sup> édition – Festival d'Automne à Paris

#### **Ecouter :**

##### **Mercredi 2 novembre 2016**

**France Inter / *Le nouveau rendez-vous* / Laurent Goumarre – 22h à 00h**

Invité : Apichatpong Weerasethakul (de 00.13' à 55.53 minutes)

<https://www.franceinter.fr/emissions/le-nouveau-rendez-vous/le-nouveau-rendez-vous-02-novembre-2016>

##### **Vendredi 4 novembre 2016**

**France Culture / *Ping Pong* / Martin Quenehen et Mathilde Serrell – 19h à 20h**

Invité en direct : Apichatpong Weerasethakul

<https://www.franceculture.fr/emissions/ping-pong/apichatpong-weerasethakul-noemie-goudal>

##### **Samedi 5 novembre 2016**

**France Culture / *Plan large* / Antoine Guillot – 15h à 16h**

La rubrique « Actualités » est consacrée à *Fever Room* d'Apichatpong Weerasethakul et à l'Intégrale au Champo

Intervenants : Julie Bertuccelli, Asghar Farhadi (cinéaste iranien) et Michel Ciment (écrivain et critique de cinéma)

<https://www.franceculture.fr/emissions/plan-large/poesie-des-corps-empeches>

#### **Voir :**

##### **Jedi 10 novembre 2016**

**Canal + / *Le journal du cinéma* – 18h55**

Reportage sur *Fever Room* d'Apichatpong Weerasethakul (de 2'48 à 3'29 minutes)

<http://www.canalplus.fr/cinema/emissions-cinema-sur-canal/pid8577-le-journal-du-cinema.html?vid=1424075>

## **PRESSE**

**18 ARTICLES**

Inferno Magazine – Mardi 31 mai 2016

Le supplément des Inrockuptibles – Septembre 2016

Figaro Scope – Mercredi 7 septembre 2016

Clap ! – Octobre et novembre 2016

L'œil – Novembre 2016

Vogue – Novembre 2016

Le Monde.fr – Mardi 1<sup>er</sup> novembre 2016

Les Inrockuptibles – Du 2 au 8 novembre 2016

Libération – Vendredi 4 novembre 2016

Trois Couleurs.fr – Lundi 7 novembre 2016

Les Echos – Mardi 8 novembre 2016

Libération – Mercredi 9 novembre 2016

Ma culture.fr – Jeudi 10 novembre 2016

Rhinoceros.eu – Jeudi 10 novembre 2016

Accreds.fr – Vendredi 11 novembre 2016

Télérama Sortir – Du 9 au 15 novembre 2016

Les Inrockuptibles – Du 16 au 22 novembre 2016

Cahiers du cinéma – Décembre 2016

APICHATPONG WEERASETHAKUL, « FEVER ROOM », KUNSTENFESTIVAL BRUXELLES

Posted by *infernolaredaction* on 31 mai 2016 · [Laisser un commentaire](#)



*Envoyée spéciale à Bruxelles.*

**Apichatpong Weerasethakul : *Fever Room* / KVS dans le cadre du Kunstenfestivaldesarts / 21 – 25 mai 2016.**

L'attente est fiévreuse du moment où ça bascule. Les premières images nous plongent dans un registre familier, presque intime. Une douce voix de femme nomme les choses : des arbres près du lac, la mer, les chiens de la famille, le petit pavillon du parc, le Mekong, les montagnes. Les spectateurs peuvent reconnaître certains lieux déjà filmés dans *Cemetery of Splendour*, le dernier long métrage d'Apichatpong Weerasethakul. Le réalisateur réunit pour ce projet dédié aux salles de théâtre ses deux acteurs principaux Jenjira Pongpas et Banlop Lomnoi. C'est d'ailleurs la voix de ce dernier qui reprend l'acte de nommer les mêmes séquences, comme pour baliser le chemin, stabiliser une cartographie secrète, hautement subjective, marquer la preuve d'un investissement intime dans ces images dérobées au quotidien. Les rumeurs du monde arrivent pressantes ou ouatées dans ces chambres d'hôpital où les protagonistes se trouvent alités. Le réalisateur instaure des circulations entre les différents régimes de l'image, entre le documentaire – car Jenjira Pongpas s'apprêtait à subir une intervention chirurgicale au moment du tournage – et la fiction naissante, poreuse, qui remonte le fleuve vers les régions nord du pays. Le cinéma s'ouvre aux trois dimensions de l'espace scénique. Certains spectateurs assis à même le sol sont très proches des écrans, respirent déjà l'éclat paisible des images.

*The place with no light* – l'allusion est mystérieuse, le voyage a déjà commencé. Les points de vue se multiplient à partir de ce regard caméra d'un garçon assis à contempler le fleuve. Le paysage se déploie en sensations diffuses entre les différents écrans : ici, l'horizon ouvert, large, là, le léger bercement des flots, aux nuances terreuses et opaques. Des miroirs crépitent sur la rive, focalisent les rayons du soleil, renvoient des signaux, scellent la relation entre la caméra, embarquée dans un travelling lent, géographique et les éléments de l'image. Des cadres juxtaposés à la verticale jouent d'une stratification abstraite des motifs et bientôt la mer investit les écrans, vaste contrechamp de Jen alitée dans sa chambre d'hôpital.

La caverne est souvent présente dans les films d'Apichatpong Weerasethakul. *Fever Room* nous y entraîne, tout l'appareillage théâtral concourt à cette sensation d'immersion. La disposition des écrans nous situe à l'intérieur d'une image qui continue à se former, sous nos yeux – une silhouette d'homme se glisse dans les entrailles de la terre. Cette image acquiert des qualités presque tactiles – plan de très près au contact des parois, plans serrés qui s'attardent sur des dessins immémoriaux ou des coquillages. Elle installe son propre foyer – plan large où l'homme allume un feu alors que le son de la pluie se fait de plus en plus présent.

## **Inferno Magazine.com – Mardi 31 août 2016 (Suite de l'article)**

L'enchevêtrement des images est subtil, qui invoque à la fois la caverne de Platon et la grotte comme abri et lieu de résistance.

Un lampadaire s'affole dans la nuit. Nous sommes à la croisée des chemins quand tous les écrans se lèvent un à un jusqu'à la cloison qui sépare la scène de théâtre où nous sommes installés et la salle. Et voici le même lampadaire qui palpite solitairement dans les gradins. L'œil du projecteur était encore en veille. Il s'active désormais et ses rayons nous arrivent sur le visage avec la texture des grosses gouttes de pluie tropicale. Un vortex de lumière est en train de se former. Sa force centrifuge est hypnotique, irrésistible. L'espace-temps se dilate et se diffracte dans des nuées de particules gorgées de couleurs. Le brouillard envahit la salle, monte comme une respiration toxique des gradins, atteint les balcons, exhalation du théâtre qui s'active dans son ensemble, devient le lieu de production d'une image hallucinée. Son déploiement a quelque chose d'une épiphanie, nous transporte à l'intérieur du film, qui se donne à vivre désormais comme une expérience extrêmement sensible, infra-moléculaire d'un cinéma étendu. Ses épaisseurs nous saisissent en vagues fines, s'agencent en suspension, diffractées ou étirées par les particules de brouillard, flux en suspension, nous arrivent comme des dépôts impondérables. Voix et silhouettes se matérialisent de manière fugace, habitent le théâtre fiévreusement, avant des se laisser ravalé par un horizon qui descend, météorologique. L'image a désormais la texture des courants d'air instables, se laisse absorber par tous les pores, à même la peau. L'audience est plongée dans les rythmes secrets et réguliers d'une marée de lumière qui traverse des territoires sensibles insoupçonnés. Le champ se rétrécit progressivement. Le rayon est toujours là, quand les parois se ferment et il est essentiel de garder ce contact.

*I took your light* avoue furtivement un personnage. Il était encore en proie au sommeil, au fond de la grotte, veillé par un dragon de pierre. Les quatre écrans redescendent et la dernière image garde la texture d'une main qui s'attarde sur les parois. Elle a le pouvoir de toucher.

**Smaranda Olcèse,**  
*à Bruxelles*

# à travers le miroir

En mêlant écrans, plateau et rideau de scène dans une performance virtuose, **Apichatpong Weerasethakul** joue sur tous les tableaux pour emmener le spectateur dans une autre dimension.



arts plastiques

Cha Sitt, courtesy of Kick the Machine Films

**F**ever Room, la performance d'Apichatpong Weerasethakul, offre un contrepoint saisissant et immersif à son dernier film *Cemetery of Splendour*. En dépit de leurs similitudes – le lieu du tournage, Khon Kaen, la ville où a grandi le réalisateur thaïlandais, les acteurs et la thématique du sommeil et du rêve –, que l'on ait vu ou pas *Cemetery of Splendour* importe peu. *Fever Room* est une œuvre en soi, magistrale et hypnotique, qui plonge le spectateur dans une expérience mentale et sensorielle troublante, en l'immergeant au cœur d'images filmées ou produites sur le plateau qui altèrent la réalité pour l'emmener ailleurs, dans l'espace aux confins infinis du rêve et de l'inconscient.

C'est dans le noir complet, guidés par la lampe de poche de l'ouvreur, que l'on suit un couloir qui aboutit dans la salle, elle aussi plongée dans l'obscurité, pour s'asseoir à même le sol. "Pour moi, le cinéma et le théâtre sont les cavernes de la vie moderne, indique le réalisateur. Dans *Fever Room*, je veux exprimer un retour à la caverne qui évoque les débuts de l'humanité, aussi bien avec la lumière qu'avec la création sonore."

Lentement, un écran descend des cintres et s'éclaire sur l'image d'une chambre aux fenêtres ouvertes sur un jardin paisible. En voix off, une femme décrit le paysage qui défile à l'écran, avant que la caméra se pose sur elle, assise sur un lit d'hôpital. Une séquence reprise à l'identique par un homme avec d'infimes variations qui aboutissent à l'effacement de la parole et à l'introduction d'autres images, entre lesquelles s'insère la vision des deux acteurs de *Cemetery of Splendour*, endormis et parfois en état de veille, évoquant leurs souvenirs d'enfance.

Bientôt, un deuxième écran descend des cintres et l'on ne sait plus si l'on suit le rêve de chacun d'eux, tant leurs contenus se rejoignent, se complètent, se distinguent ou se répètent. Seul dénominateur commun, l'étirement du temps, celui de la mémoire

et des rêves, où chaque paysage défile avec lenteur – route, lac, mer, grotte, pluie, hommes et femmes occupés à ne rien faire.

Conçu en même temps que son film, *Fever Room* est pour Weerasethakul l'occasion, nouvelle pour lui, d'explorer au théâtre "une œuvre composée de plusieurs couches où se combinent différentes dimensions – la maladie, le rêve, la mémoire, les fantômes, la limite – dans un format différent de celui du cinéma". En scindant *Fever Room* en deux parties, l'une filmique, l'autre scénique, qui immerge le public dans un vortex de lumière, de fumée et de sons d'une beauté stupéfiante, Weerasethakul fait entrer le spectateur dans une autre dimension. Lorsque les écrans disparaissent, le rideau de scène s'ouvre et l'on réalise alors que l'on est installés sur le plateau du théâtre où, face à nous, dans la salle éclairée, clignotent un projecteur et une lampe qui captent les volutes de fumée envahissant l'espace. "Pour un réalisateur, le théâtre permet d'exprimer plus d'images que le cinéma. J'ai utilisé la technique apprise au cinéma, la sonorisation, la lumière, la fumée avec la possibilité de les distribuer dans l'espace de façon plus complexe. Non seulement, je souhaite développer d'autres projets de théâtre, mais j'aimerais aussi explorer d'autres champs comme la musique et les arts visuels." **Fabienne Arvers**

## Fever Room

réalisation et montage Apichatpong Weerasethakul, **du 5 au 13 novembre à Nanterre-Amandiers, centre dramatique national**, tél. 01.46.14.70.00, [www.nanterre-amandiers.com](http://www.nanterre-amandiers.com)

## rétrospective

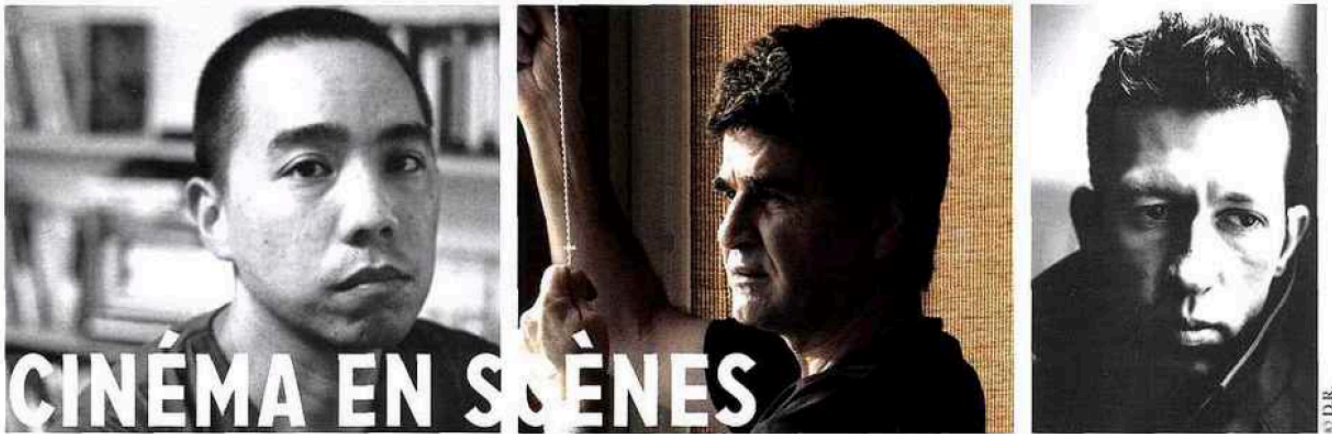
**du 9 au 15 novembre au Champo**, Paris 5<sup>e</sup>, [www.lechampo.com](http://www.lechampo.com)

**Festival d'Automne à Paris** tél. 01.53.45.17.17, [www.festival-automne.com](http://www.festival-automne.com)

■ **L'ART CONTEMPORAIN AUX AMANDIERS.**

Le Théâtre Nanterre-Amandiers fait une part belle à l'art contemporain l'hiver prochain avec les quatre projets : *Fever Room* du réalisateur thaïlandais Apichatpong Weerasethakul avec le Festival d'automne à Paris (du 5 au 13 novembre, deux représentations par jour) ; *Apprentissages* de l'artiste Sheila Hicks, toujours avec le Festival d'automne à Paris (du vendredi 9 au samedi 17 décembre) ; puis *It's a Golden Sun and an Elderly Grey Moon* de la plasticienne Ulla Von Brandenburg et *Visite d'Atelier (La Fille du collectionneur)* de l'artiste Théo Mercier en janvier 2017.

7, av. Pablo-Picasso, Nanterre (92).



## TROIS CINÉASTES AU FESTIVAL D'AUTOMNE

Les feuilles tombent et se ramassent à la pelle ? Et oui mes bons amis, c'est l'automne. La bonne nouvelle c'est que depuis quarante-cinq ans, Paris connaît en ce moment même un festival du même nom. Prestigieux pour les uns, élitiste pour les autres, le festival d'Automne met à l'honneur la crème mondiale de la création. Cette année, trois cinéastes y sont attendus. Et ce ne sont pas des brindilles...

Par Charlotte Lipinska

### APICHATPONG NOUS DONNE CHAUD

Propulsé chef de file du « *c'est sublime mais je n'ai pas tout compris* » avec son film *Oncle Boonmee, celui qui se souvient de ses vies antérieures* (Palme d'or en 2010), Apichatpong Weerasethakul s'aventure pour la première fois sur scène avec une « performance-projection » qui fait résolument écho à son dernier film, *Cemetery of Splendour* (2015). On y retrouve Jen, une femme au foyer qui doit subir une intervention chirurgicale et le soldat Itt dont les rêves se mêlent à ceux de la jeune femme. Avec un travail sonore pointu, une ambiance crépusculaire et un fondu permanent entre les images projetées et la mise en scène, *Fever Room* s'annonce comme une expérience sensorielle intense. Le cinéaste thaïlandais dit lui-même qu'il ne sait pas ce que les spectateurs retiendront de ce récit ensommeillé. Mais qu'importe, on compte sur la sensualité de l'artiste pour que le voyage soit aussi doux que fascinant.

*Fever Room*, du 5 au 13 novembre au théâtre Nanterre-Amandiers.  
Rétrospective de ses films du 9 au 15 novembre au Champô (Paris).

### JAFAR REGARDE LES NUAGES

Il est difficile d'imaginer la douleur et le désarroi d'un artiste à qui l'on interdit de s'exprimer. Ancien assistant d'Abbas Kiarostami, devenu l'un des cinéastes emblématiques la Nouvelle Vague iranienne, Jafar Panahi a été condamné en 2010 à six ans d'emprisonnement et vingt ans d'interdiction de travailler et de sortir du pays. Mais peut-on vraiment empêcher un homme de regarder le monde ? Pas lui en tout cas. Alors il continue (clandestinement) et quand Jafar déprime et s'ennuie, il passe la tête par la fenêtre et lève les yeux au ciel... C'est ainsi qu'a débuté son travail photographique *Les Nuages*, qui sera exposé pour la première fois avec l'intégralité de ses films (notons que de ses

huit longs métrages, seul *Le Ballon blanc* a été montré en Iran), incluant même ses courts métrages d'étudiant restés inédits à ce jour. Une occasion unique de plonger dans l'œuvre d'un artiste qui continue de questionner la place des femmes et la liberté individuelle, envers et contre tout.

Exposition *Les Nuages et rétrospective intégrale* du 7 au 13 novembre au Centre Pompidou.

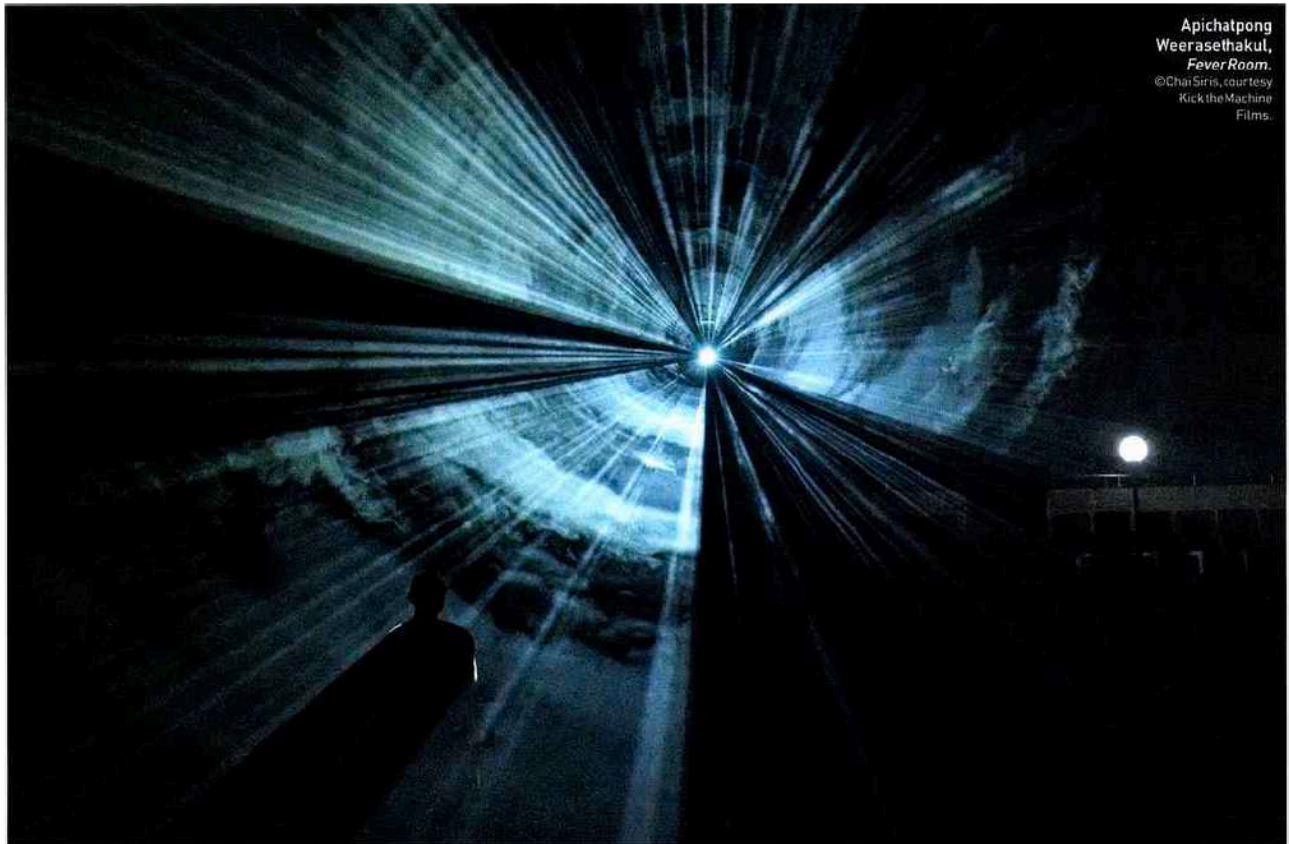
Rencontre virtuelle avec Jafar Panahi le 22 octobre à 17h.

### JOÃO CHERCHE LA PETITE BÊTE

Ses films sont inclassables, ce qui n'est pas la dernière de leurs qualités. Qu'il flirté avec le fantastique, le mélodrame ou le film noir, João Pedro Rodrigues pétrit la pellicule avec entrain et irrigue son cinéma de fantasmes oniriques, sexuels et animaliers en tout genre. *L'Ornithologue* (en salles le 30 novembre) n'échappe pas à la règle et fournit une preuve supplémentaire du talent iconoclaste du cinéaste portugais, auréolé du Prix du meilleur réalisateur à Locarno en août dernier. Pour la première fois en France, le festival d'Automne l'invite à exposer une installation conçue avec son fidèle directeur artistique João Rui Guerra da Mata (avec lequel il a par ailleurs co-réalisé plusieurs films), en parallèle de la rétrospective intégrale de ses films. Cerise au porto sur le pastéis : le festival lui a passé commande d'un film « de forme libre » dans lequel il lui est demandé de répondre à la question suivante : « où en êtes-vous ? ». Connaissant les chemins surprenants qu'il est capable de prendre, loin de nous l'envie de parier sur la réponse...

*João Pedro Rodrigues, installation et rétrospective intégrale* du 25 novembre au 2 janvier au Centre Pompidou.





Apichatpong  
Weerasethakul,  
*Fever Room*.  
©Chan Siris, courtesy  
Kick the Machine  
Films.

## EN IMMERSION DANS LE THEATRE D'APICCHATPONG WEERASETHAKUL

**NANTERRE** Le cinéaste (Palme d'or du Festival de Cannes 2010) et plasticien thaïlandais Apichatpong Weerasethakul n'aime pas le théâtre. Il s'y retrouve pourtant cet automne avec une performance conçue en 2015 pour les planches et encore inédite en France. *Fever Room* s'adresse à la fois aux fidèles du réalisateur – le projet est une extension de son dernier film *Cemetery of Splendour* – et aux amateurs d'expériences insolites, de rêves éveillés, d'hypnoses collectives. L'occasion est trop rare pour qu'on s'en prive, d'autant plus quand la pièce s'accompagne d'une rencontre avec le réalisateur en personne, le jour de la première. Au programme : des écrans enveloppants, si près de nous qu'on peut en caresser la peau, un morceau de fleuve (qui traverse le village natal d'Apichatpong, où

a été tournée *Cemetery of Splendour*), une femme (Jen) couchée dans un lit d'hôpital en attendant de partager les songes d'un autre, ou la mer respirant comme un homme en train de dormir. La caméra entre dans les paysages, creusant l'image à grand renfort de plans serrés. Ceux qui ont vu le magnifique *Oncle Boonmee* se souviendront de cette interminable marche à travers la jungle – voyage dans l'ombre palpitante jusqu'aux entrailles de la terre. *Fever Room* est cette grotte, lieu de culte (chez les bouddhistes) et antre primordiale. Berceau de l'art. Caverne de Platon. Avalé dans ce qui était autrefois un théâtre, le spectateur y découvrira bientôt une galaxie (de projecteurs) en formation. Apichatpong Weerasethakul propose une performance immersive et méditative, version ténébreuse des

*Dream Houses* de La Monte Young, et spéléologie de son propre cinéma. On plonge à l'intérieur de la fiction, se remémorant, tel *Oncle Boonmee*, nos vies antérieures. On sait que le cinéaste n'est pas à l'initiative du projet. Mais à le voir faire du théâtre le lieu d'une fièvre cosmique, on se demande s'il ne serait pas prêt à renouveler l'expérience. On ne manquera pas de lui poser la question le 5 novembre prochain.

— CÉLINE PIETTRE



**Quoi ?**  
« *Fever Room* »,  
d'Apichatpong  
Weerasethakul

**Où ?**  
Théâtre des  
Amandiers,  
Nanterre (92)

**Quand ?**  
Du 5 au 13 novembre  
2016

**Comment ?**  
[www.nanterre-  
amandiers.com](http://www.nanterre-amandiers.com)



# *Fever Room*

Bien connu du festival de Cannes, dont il est un habitué des prix (parmi lesquels la Palme d'or 2010 pour son *Oncle Boonmee, celui qui se souvient de ses vies antérieures*), le Thaïlandais Apichatpong Weerasethakul dévoile cet automne l'un de ses autres talents, celui d'artiste contemporain : *Fever Room*, le spectacle qu'il propose aux Amandiers de Nanterre, performance théâtrale mêlant images, vidéos, jeu d'acteurs, ombres et lumières reste néanmoins fidèle à son univers tout à la fois onirique et politique, critique du monde passée au filtre d'une beauté obscure, plus proche du songe que de la réalité. Tout à la fois expérience mentale et sensorielle, il y est question d'une femme en souffrance, d'un soldat en sommeil, du fleuve Mékong, d'une grotte où trouver refuge et de bout en bout d'une magie inédite à laquelle on se laisse prendre, comme hypnotisé. (SR)

*Fever Room*, d'Apichatpong Weerasethakul, du 5 au 13 novembre au théâtre Nanterre Amandiers. [nanterre-amandiers.com](http://nanterre-amandiers.com)

# Amours sado-saphiques, agonie magistrale et fantômes thaïlandais : notre sélection cinéma

Chaque mercredi, La Matinale vous présente les meilleurs films à voir sur grand écran.

Cette semaine, Jean-Pierre Léaud se fait souverain absolutiste agonisant, Oliver Stone s'empare de l'histoire d'Edward Snowden, Park Chan-wook, enfant terrible du cinéma de genre sud-coréen, s'assagit et Apichatpong Weerasethakul est à l'honneur à Paris. Quatre bonnes raisons d'aller au cinéma.

## **DES LUCIOLES DANS LA JUNGLE : « Intégrale Apichatpong Weerasethakul », au Champo**

Poète somnambule dont les visions langoureuses et pop enchantent depuis la fin des années 1990 les paysages de la jungle thaïlandaise et des petites villes provinciales alentour, Apichatpong Weerasethakul est à l'honneur à Paris, dans le cadre du festival d'Automne. Tandis que le Théâtre des Amandiers accueille sa performance *Fever Room* (créée à l'Asian Arts Theatre de Gwangju en Corée, en 2015), le cinéma Le Champo organise une rétrospective de ses films et vidéos. Depuis ses premiers courts-métrages jusqu'à *Cemetery of Splendor*, son dernier long-métrage en date, en passant par *Uncle Boonmee, celui qui se souvient de ses vies antérieures*, qui lui valut, en 2010, la Palme d'Or au festival de Cannes, ses films dansent sur une ligne de crête où se rencontrent la tradition documentaire des frères Lumière et la veine illusionniste de Méliès, un certain primitivisme esthétique et une délicate sophistication formelle, les légendes populaires ancestrales et les signes les plus contemporains de la culture pop...

Creusant inlassablement un même terreau où le climat tropical, la maladie, le soin, distillent un désir diffus et languide sous les ramures frémissantes d'une végétation luxuriante, ils nouent des intrigues autour de personnages sans histoire, de gentils fantômes et de créatures légendaires. Vaporeuses et sensuelles, elles viennent apaiser une violence politique jamais désignée comme telle, mais dont les signes affleurent secrètement, parés d'une fascinante beauté. Dans le cadre de cette rétrospective, l'historien du cinéma Antoine de Baecque animera une série de rencontres autour des films, dont une avec le cinéaste lui-même, le 4 novembre, à 20 heures.

**Isabelle Regnier**



[Nanterre Amandiers](#), Centre dramatique national, 7, avenue Pablo-Picasso, 92022 Nanterre Cedex. Du 5 au 13 novembre. Plusieurs représentations par jour. Durée : 1 h 20.



[Le Champo](#), Espace Jacques Tati, 51, rue des Ecoles, Paris 5<sup>e</sup>. Tél. : 01-43-29-79-04.

---

recommandé

## une semaine bien remplie

Regarder autrement les **écrans publicitaires** de l'aéroport Charles-de-Gaulle, se solidariser dans un nouvel **élan participatif**, se poser des **questions œnologiques** et voir se démultiplier un **grand cinéaste** sur grand écran, au théâtre et en e-book.

thai patron

### l'automne Apichatpong

Cette semaine, trois portes s'ouvrent sur les voies sinueuses de l'imaginaire onirique, poétique et érotique du grand cinéaste. Dans le cadre du Festival d'Automne, Le Champo programme une intégrale de ses films, et le Théâtre des Amandiers accueille *Fever Room*, sa première aventure théâtrale en forme de "performance projection". Enfin un livre numérique interactif propose de naviguer entre les motifs de son œuvre.

**cinéma** jusqu'au 8 novembre,  
cinéma Champo, Paris V<sup>e</sup>  
**scènes** du 5 au 13 novembre,  
Théâtre Nanterre-Amandiers  
**livre** Apichatpong Weerasethakul,  
*Théorie des objets personnels*  
(Edition Trafik), 10 €





**Festival** Jusqu'au 26 novembre à Nanterre-Amandiers (Hauts-de-Seine) se tient «Welcome to Caveland!». Ce raout underground organisé par le directeur des lieux, Philippe Quesne, vise à transformer le théâtre en «terrier» géant à travers plusieurs spectacles *featuring* Apichatpong Weerasethakul (*photo*), performances (Yves-Noël Genod), concerts, séminaires, parade et ateliers. PHOTO V. KESSLER. REUTERS

CULTURE

## Apichatpong Weerasethakul nous met la fièvre



Jusqu'à dimanche, dans le cadre du festival d'Automne à Paris, le Thaïlandais Apichatpong Weerasethakul, palmé en 2010 avec *Oncle Boonmee* (celui qui se souvient de ses vies antérieures), présente au théâtre Nanterre-Amandiers *Fever Room*, une installation qui prolonge son dernier long métrage, l'hypnotisant *Cemetery of Splendour* (2015). En pleins préparatifs, il a pris une petite pause dans sa loge, en a ouvert les rideaux pour laisser pénétrer les rayons du soleil et, avec sa voix apaisante, il nous a parlé de lumière et de rêve.

---

### Pouvez-vous décrire la mise en scène de *Fever Room* ?

Je ne devrais pas ! C'est très dur d'en parler sans spoiler... Disons que c'est une projection qui rend le spectateur sensible à l'espace entre lui et l'écran. Normalement, quand on regarde un film, il y a seulement vous et l'écran, qui est une illusion en deux dimensions. Mais, pour ce spectacle, je voulais que le public prenne conscience de l'espace qu'il y a entre les deux.

### Quel sens donnez-vous au titre ?

Voyons voir... Littéralement, la fièvre, dans mon film *Cemetery of Splendour*, c'est la maladie du sommeil qui touche le soldat. *Fever Room* prolonge cette idée. Dans l'installation, ce ne sont plus seulement les acteurs, mais aussi les spectateurs qui sont contaminés par cette « maladie ». Elle nous fait voyager comme dans un rêve.



#### Comment cette idée vous est venue ?

En 2014, au moment où je faisais *Cemetery of Splendour*, la programmatrice d'un nouveau complexe de cinémas en Corée du Sud m'a invité à imaginer une performance. C'était un grand défi pour moi, parce que je n'avais jamais rien fait au théâtre. Pour moi, c'est un médium associé au présent, à la vie, alors que le cinéma a à voir avec la mort.

#### Qu'entendez-vous par là ?

Je pense que le cinéma, surtout dans le sens classique du terme (c'est-à-dire quand on tourne un film, qu'on en développe la pellicule puis qu'on le monte) a à voir avec la lumière passée. C'est encore plus le cas avec mon travail, puisque je travaille en partie sur des souvenirs d'enfance ou de certains endroits... Je reconvoque cette mort sur pellicule. Mais, au moment de la projection, c'est comme si tout ça se remettait à vivre, que le public l'activait. Ensuite, les spectateurs repartent avec, et cette lumière meurt à nouveau, en quelque sorte.

#### Vous vous êtes dit que l'expérience de *Cemetery of Splendour* était incomplète pour le spectateur ?

Le film en lui-même est complet, mais je voulais aller plus loin avec les deux personnages [*Itt, un soldat atteint d'une mystérieuse maladie du sommeil, et Jenjira, une villageoise qui veille sur lui, ndr*], en terme de rêve. Pour moi, cet état est toujours associé au cinéma. Quand on rêve, on se raconte une histoire personnelle, c'est comme une lumière qui nous est propre. J'essaie de trouver le moyen de poursuivre cela, de retrouver cette lumière individuelle à travers cette installation. Dans ce sens, c'est plus personnel que le film, j'y ai injecté beaucoup de moi. Et comme le cinéma que j'aime en premier lieu est expérimental, il y a beaucoup d'expérimentations dans les lumières du spectacle.

« la logique des rêves, c'est le futur du cinéma. »

**L'installation fait partie de la manifestation artistique *Welcome to Caveland !*, qui s'intéresse aux endroits cachés, comme les caves ou les grottes. Qu'est-ce que ces lieux vous inspirent ?**

Récemment, quelqu'un au Portugal m'a parlé d'une grotte qui venait d'être découverte au nord du pays. C'est quasiment de l'animation : il y a des dessins sur les murs qui donnent l'impression de bouger quand on les éclaire avec une torche ou une lampe, il y a une progression de dessin en dessin. Les hommes préhistoriques étaient déjà assez conscients du mouvement. Et puis il y a aussi Platon, et son allégorie de la grotte, qui parle d'illusion et de réalité. C'est très politique. Un groupe d'hommes vit dans une grotte. Tout ce qu'ils connaissent, c'est les ombres engendrées par le feu, ils pensent que c'est la réalité. Un jour, l'un d'eux sort et voit le soleil. Quand il revient, il dit que c'est ça, la réalité, mais personne ne le croit. Ils le tuent. Cette histoire me parle beaucoup, puisque je viens de Thaïlande, où il y a beaucoup de propagande. Dans le pays, quand on essaye de trouver d'autres sources d'informations, ça peut nous exposer à la violence.

**À ce propos, vous avez dit que *Cemetery of Splendour* évoquait la situation politique actuelle en Thaïlande. Est-ce aussi le cas pour *Fever Room* ?**

Non, car l'installation est plus élémentaire : de la lumière, des ombres, du feu... C'est beaucoup plus épuré, abstrait et personnel.



**Pourquoi la lumière, le sommeil et l'hypnose sont aussi important dans votre travail, de manière générale ?**

Je trouve que le sommeil est toujours mieux que le cinéma. Comme je l'ai dit, c'est une lumière personnelle, on l'expérimente quasiment toutes les nuits mais sans y prêter attention. Pour moi, la logique des rêves, c'est le futur du cinéma. Quand on y pense, chaque nuit, on dort par cycles de quatre phases. Chacune d'elle fait environ 90 minutes. C'est la durée d'un long métrage. Je trouve ça plausible que cette durée moyenne dérive de ce fait biologique. En fait, c'est sûrement pour ça qu'on va au cinéma ! En tout cas, je trouve qu'il y a une relation étroite entre les deux. Mais le cinéma rend le public passif, alors que dans un rêve, on explore. Quand on regarde l'environnement, notre corps nous donne la sensation de bouger : les mains, les jambes... Mais une réaction chimique dans le cerveau nous paralyse dans la réalité. Le cinéma d'aujourd'hui, avec la VR [*la réalité virtuelle, ndlr*], tente de nous faire bouger, de nous donner l'impression qu'on explore. C'est comme si on voulait se rapprocher du rêve.



**Justement, est-ce que la VR vous intéresse ?**

Absolument, mais je trouve que la technologie est encore trop balbutiante.

**Est-ce que le public participe, dans *Fever Room* ?**

C'est une question intéressante, j'aime beaucoup quand c'est le cas. Mais au début du spectacle, c'est très cinématographique, les gens ont tendance à rester dans cet état d'esprit. Ils n'ont pas trop envie de bouger après ça. En même temps, ça serait difficile, il y a beaucoup de gens... Mais j'espère toujours que quelques personnes vont se lever et marcher.

**À quoi ressemblera votre prochain projet ?**

Je suis en train de préparer une nouvelle installation vidéo et d'imaginer un film en Amérique du Sud. Je suis très intéressé par leur approche du cerveau. D'après les croyances ancestrales, il y aurait une autre vision possible, les yeux ouverts, qu'on peut expérimenter en prenant une drogue. Je sens que j'ai besoin de l'explorer. Le chamanisme, très ancré là-bas, tente de communiquer avec ce qui est dans ou au-delà de soi. J'aime beaucoup cette idée. Et aussi l'histoire de l'Amérique du Sud. C'est très violent, comparable à la Thaïlande, où je ne peux plus faire de films maintenant parce qu'il y a trop de censure.

**PROPOS RECUEILLIS PAR QUENTIN GROSSET ET TIMÉ ZOPPÉ**

---

Fever Room

jusqu'au 13 novembre

au Centre dramatique national Nanterre-Amandiers

dans le cadre du Festival d'Automne à Paris

---

# Philippe Quesne amuse la galerie aux Amandiers

Philippe Chevilly

@pchevilly

Dès qu'on a dépassé le gros camion qui fume sur le parvis des Amandiers et son enseigne géante « Welcome to Caveland ! », on

comprend à quel voyage on va être convié : underground et déjanté. Ne cherchez pas le texte de la « Nuit des taupes » à la librairie du théâtre. Signé du maître des lieux, Philippe Quesne, le principal spectacle de ce mini-festival des sous-sols et cavernes est sans parole. Sept comédiens rockeurs déguisés en taupes nous entraînent plus d'une heure durant dans une utopie animalière, entre galeries enfumées, stalactites et stalagmites, ciels embrasés et mini-éruptions volcaniques.

Les trois coups sont remplacés par un coup de pioche. Les taupes, jaillissant d'une conduite de climatisation, attaquent le décor d'entrée de jeu – un genre de boîte en contreplaqué. Les costumes, superbement fourrés, sont adaptés à la morphologie de chacun. Les saynètes se mordent la queue, tissant une farce absurde, où se mêlent rites « bestiaux » et humains. Les taupes déplacent des rochers, copulent et se régalent de gros asticots. La naissance d'un « petit garçon » (seule réplique du spectacle) se joue comme dans un épisode d'« Urgence » et la mort d'un ancien nous vaut une émouvante

## SPECTACLES

### Welcome to Caveland!

« La Nuit des taupes »,  
« Fever Room ». Nanterre,  
Amandiers, 01 46 14 70 00,  
du 5 au 26 novembre.

cérémonie. Les taupes, ayant le tempérament « arty », s'exercent à la peinture murale et jouent (très fort) du rock and roll. Leur instrument de prédilection est le theremin (avec ses ondulations qui rappellent

les BO de film d'horreur), les guitares saturées et la batterie bien brute. Du requiem inspiré de « Ne me quitte pas » de Brel, au délire « techno-taupe » final, en passant par l'opéra baroque, nos sept mammifères fouisseurs connaissent la musique.

### Les lumières d'Apichatpong

« La Nuit des taupes » est un drôle d'Osni (objet sous-terrain non identifié), qui mêle humour, poésie et délire plastique, subjugué les enfants et bluffe les parents. Une fête punk pour les yeux et les oreilles. « Welcome to Caveland ! » offre une autre pépite, en collaboration avec le Festival d'automne : « Fever Room » la ciné-performance d'Apichatpong Weerasethakul, subtile variation autour de son film « Cemetery of Splendor ». Le public, assis dans le noir, est happé par des images hypnotiques – hôpital plage, croisière sur le Mékong et exploration d'une grotte – avant d'être plongé dans un déluge de lumière onirique (pluie, gouffre, silhouettes, sculptés dans la fumée). On en sort ébloui-aveuglé comme des taupes. La vie sous-terre à Nanterre vaut le détour. ■



Dans une farce sans paroles, où nous entraînent des taupes au tempérament « arty », se mêlent, en musique, rites « bestiaux » et humains. Photo Martin Argyroglo

PERFORMANCE

## Weerasethakul, boucles de rêves

Entre traversée des songes et éveil politique, première incursion du cinéaste thaïlandais au théâtre.

Je ne vous raconte que la fin. Après l'intérieur de la mémoire et du rêve, après la traversée vers l'autre côté du film : le moment du réveil. Nous sommes au troisième et dernier mouvement de *Fever Room*, cet espace plongé dans le noir où le cinéaste thaïlandais Apichatpong Weerasethakul nous accueille. L'espace non d'un spectacle, mais d'un film possible qui, s'il existait, s'appellerait peut-être à son tour *Fever Room*. Ses spectateurs, sans le savoir, étaient prison-

niers de son rêve : le rêve du film, qui rêvait d'eux. Mais sur l'écran qui se rallume à présent à leur droite, une lente ouverture à l'iris ménage dans l'obscurité un ceil-leton s'agrandissant pour découvrir un jeune homme qui dort dans la grotte. Un passage s'est rouvert depuis l'autre côté : nous retournons au film.

Le corps étendu sur la roche se réveille lentement, redresse sa tête recouverte d'une cagoule. Pas n'importe quel masque : si elle fait le

noir sur un visage, ce n'est pas pour se soustraire à n'importe quel regard. La Thaïlande qu'a tant filmée Weerasethakul, lui donnant le statut singulier d'un territoire de cinéma, est aussi le territoire d'une dictature militaire, instaurée par la force après le soulèvement de la population contre le gouvernement entre 2013 et 2014. Le moment du réveil dans *Fever Room* vient reconfigurer les deux autres, celui du rêve et celui du film, le premier mouvement de l'immersion et le deuxième mouvement de la traversée. Quand, dans leur fiévreuse chambre d'hôpital, les malades descendaient en rêve dans la ca-

verne, projetant des ombres que nous percevions à peine depuis l'autre côté du monde... Mais de ce rêve de l'autre, pour finir, nous avons la possibilité de nous réveiller – et *Fever Room*, comme tous les films, se termine par un générique de fin, défilant sur l'écran avant que la salle se rallume : revenant au cinéma, la pièce revient finalement au monde. Le film du début de la pièce reprend, pour se réveiller avec nous, se clôt sur un présent qui reste à vivre. Ayant traversé les fumées et les images (les machines à images et les machines à fumée), parcouru avec tout l'art du monde les promesses de l'esthétique et les



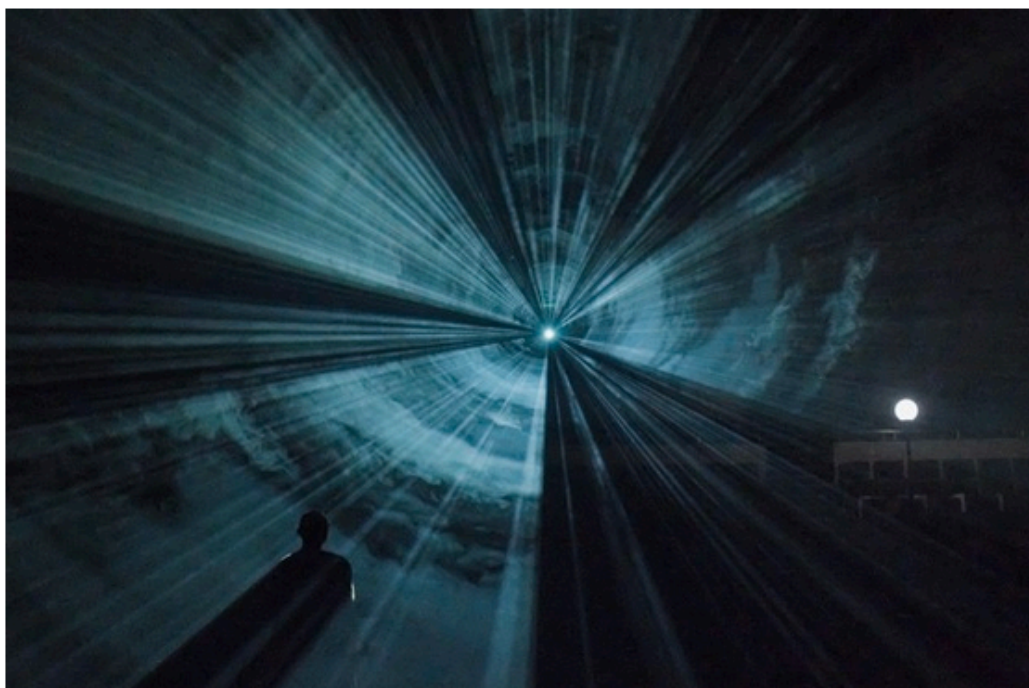
*Fever Room*. CHAI SIRIS. COURTESY KICK THE MACHINE FILMS

sirènes du sommeil, Weerasethakul nous laisse sur les gestes d'un corps qui se relève. L'artiste sorcier, le grand cinéaste qui avait ouvert la voie aux hypnosés et aux légendes, scellant de l'avis général l'alliance du contemporain et du primitif, nous propose ici, en lieu et place d'une pure expérience, le réveil qui lui succède. Il nous indique la sortie de la grotte.

Et n'est-ce pas ce qu'il n'avait jamais cessé de faire, attendant patiemment que nous soyons prêts à l'entendre ?

LUC CHESSEL

**FEVER ROOM**  
d'APICHATPONG  
WEERASETHAKUL, Théâtre  
Nanterre-Amandiers (92).  
Dans le cadre du Festival  
d'automne à Paris.  
Jusqu'au 13 novembre.



## FEVER ROOM, APICCHATPONG WEERASETHAKUL

L'oeuvre du cinéaste thaïlandais Apichatpong Weerasethakul tisse depuis une vingtaine d'années des liens entre le cinéma et les arts visuels. Ses différents projets artistiques prennent la forme de films, de vidéos expérimentales, d'installations destinées pour des espaces d'expositions. Avec *Fever Room*, le cinéaste s'aventure aujourd'hui pour la première fois du côté de la performance au théâtre en invitant le spectateur à une projection performance qui prolonge son travail autour de la nature et du rêve. Créé en juin 2015 à l'Asian Arts Theatre à Gwangju en Corée du Sud, *Fever Room* est présenté pour la première en France au Théâtre Nanterre-Amandiers dans le cadre du Festival d'Automne à Paris.

*Fever Room*, titre emprunt d'un imaginaire de « quarantaine », évoquera pour les aguerris de Weerasethakul cette fameuse salle d'hôpital précaire où se déroulait l'intrigue de son précédent long métrage *Cemetery of Splendour* (2015) dans lequel des soldats souffrant d'une mystérieuse maladie étaient réunis au sein un hôpital de fortune au milieu de la jungle tropicale, alités dans un sommeil dont ils ne semblaient pas sortir. Cet objet multiforme et (in)catégorisable – aux lisières de la performance, du cinéma, du théâtre et de l'installation d'art contemporain – s'appréhende comme l'alter ego de ce dernier opus cinématographique, ouvrant de nouvelles portes, de nouveaux récits possibles...

Invités à pénétrer dans une grande salle obscure par l'arrière du Théâtre Nanterre Amandiers, nous devinons rapidement (à la vue de l'architecture qui s'érige vers le ciel) que nous sommes sur le plateau de la grande salle du théâtre. Des projecteurs lumineux au ras du sol dessinent un espace brumeux au sein duquel des spectateurs sont assis et allongés, attendant sans vraiment savoir par où regarder. Un premier écran descend lentement des cintres jusqu'à hauteur d'homme face au public assis contre le mur de la scène. Y apparaît alors une série de plans fixes accompagnés d'une voix off de femme qui semble nommer ce qu'on voit : des paysages, des objets, des architectures... Puis les images, à première vue sans lien apparent, se répètent alors sans qu'elles soient commentées. Descendra alors du plafond trois autres écrans de par et d'autres de l'espace, encadrant le regard du spectateur à 180°, mêlant plusieurs vidéos projetées en même temps.

## Ma culture.fr – Jeudi 10 novembre 2016 (Suite de l'article)

Ces images contemplatives (qu'on devine tournées en Thaïlande, pays cher au réalisateur) sans trames narratives apparentes, dessinent un imaginaire fragmenté d'une région d'un monde fantasmé. Les aficionados de Weerasethakul retrouveront des espaces déjà aperçus dans l'oeuvre du réalisateur : une nature tropicale [présente notamment dans *Blissfully Yours* (2002) et *Tropical Malady* (2003)], la grotte [présente dans *Oncle Boonmee, celui qui se souvient de ses vies antérieures* (2010)], l'univers médical [dans entre autre *Syndromes and a Century* (2006)] ou encore le fleuve Mékong [dans le documentaire expérimental *Mekong Hotel* (2012)]. Notre regard vagabonde à la recherche d'une possible histoire, sans jamais trouver une quelconque saillie narrative, comme un rêve décousu et fragmenté auquel on tente en vain d'attribuer un sens.

Le cinéaste cultive depuis toujours dans son travail la dualité entre vérité et fiction, rêve et réalité. En témoignera la seconde partie de *Fever Room*. Les deux écrans devant nous remontent vers les cintres et une atmosphère pluvieuse et orageuse emplit l'espace. Le mur mécanique face à nous s'élève lentement, laissant apparaître une salle de théâtre obscure et brumeuse. Parmi les gradins trône un lampadaire (entrevu quelques minutes plus tôt dans le film) qui émet de violents flash lumineux. Se propage alors dans la salle une épaisse fumée blanche à travers laquelle se dessine le halo d'une projection lumineuse (semblable aux oeuvres lumineuses de l'artiste Anthony McCall) qui vient sculpter le brouillard de motifs circulaires. Une séquence « son et lumière » quasi hypnotique qui laissera place à une troisième et dernière partie où est projetée dans un coin du plateau une dernière vidéo : un homme cagoulé endormi à l'intérieur d'une grotte, laissant suggérer que tout ceci n'était qu'un rêve...

Avec *Fever Room*, Apichatpong Weerasethakul signe une véritable expérience sensorielle et hors du temps qui, à défaut d'être parfois trop élémentaire, offre un nouveau regard à mettre en perspective avec l'oeuvre complexe, mystérieuse et fascinante de l'artiste thaïlandais.

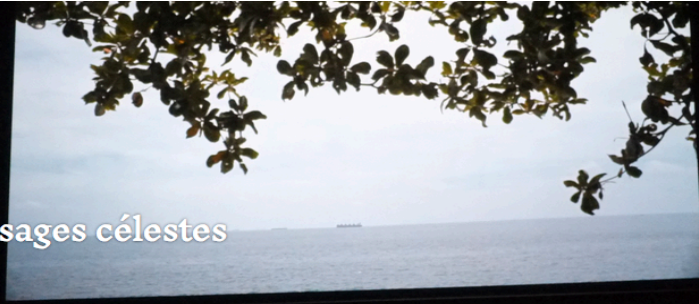
**Vu au Théâtre Nanterre Amandiers dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. Réalisation et montage Apichatpong Weerasethakul. Cinéaste Chatchai Suban. Assistant réalisateur, Sompot Chidgasornpongse. Avec Jenjira Pongpas et Banlop Lomnoi. Création lumière Pornpan Arayaveerasid. Son Akritchalerm Kalayanamitr et Koichi Shimizu. Photo © Chai Siris, Courtesy of Kick the Machine Films.**

*Par Wilson Le Personnic*

CRITIQUES

*Fever room* de et par Apichatpong Weerasethakul

## De paysages réels en paysages célestes



DU 05 AU 13/11/2016 AU THÉÂTRE DE NANTERRE – AMANDIERS | DURÉE : 1H20 |  
POUR Y ALLER



Dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, le théâtre de Nanterre – Amandiers, habitué des formes théâtrales plurielles, nous présente *Fever Room* de et par Apichatpong Weerasethakul. Continuité théâtrale de son film *Cemetery of splendour* (2015), ce spectacle nous plonge dans un voyage onirique.

On a la sensation, en entrant dans la salle sombre du théâtre de Nanterre, de s'apprêter à assister à une projection, calfeutrés dans ce volume restreint. **C'est en réalité un immense dispositif et spectacle immersif qui se déploie à même la grande salle.** Les images se succèdent et se déclinent, nous transportant des souvenirs du réalisateur thaïlandais à ses abstraites rêveries.

### La contemplation, de l'écran à l'immersion

Weerasethakul reste fidèle à son approche cinématographique, où la **lenteur est un prétexte à dévoiler une beauté dans l'ordinaire** et le quotidien de ses personnages. Ici, **il y a quelque chose de plus flou du côté de la narration**, mais l'idée reste la même. Le temps est donné de pénétrer les lieux où nous nous trouvons, notamment le fleuve Mékong, par une succession d'écrans entourant le public.



Présenté comme une continuité du film *Cemetery of splendour* (2015), ce spectacle décrit une transition de l'audiovisuel au spectacle vivant, tout en mettant en scène une envolée : **à un regard naturaliste succède une ascension hallucinatoire, visuelle et sonore, nous menant à des ambiances stratosphériques et puissantes, menées avec patience.**

### Une monumentalité qui s'installe

Le dispositif déployé dans l'espace, par son échelle et sa sourde violence, a quelque chose de terrifiant. La salle est métamorphosée par des installations lumineuses irréelles et le monde créé par Weerasethakul.

**Si tel était son but, alors il réussit très bien à nous transporter au delà de ce qui s'énonce, et à nous faire entrapercevoir avec poésie ce que pourrait être l'apocalypse.** Fidèle à son titre ainsi qu'à l'oeuvre filmique l'ayant précédé, ce travail se situe entre sommeil, rêve, lenteur et fièvre, et tisse une nouvelle réalité : celle de la sensibilité de l'artiste qui a pris le soin de créer le monde autonome qui l'habite. Le résultat est résolument grandiose.



### Spectacle vivant ou installation plastique ?

Appartenant à cette génération d'artistes aux multiples langages qui s'approprient les salles de théâtre, l'auteur situe bien son travail du côté de l'installation plastique et vidéo. Pas de comédien sur le plateau, uniquement un public dont l'envol constitue le centre de l'action. Le travail sonore, fin et nuancé, ajoute à cette expérience une totalité indéniable : car c'est assis à même le sol, et au plus proches des vibrations sourdes des basses, que l'on apprécie *Fever Room*.

Cela sera peut-être trop *arty* pour certains, qui peut-être ne retrouveraient pas la dimension humaine et le rapport au temps présent qui les amènent au théâtre. *Fever Room* est-il d'ailleurs particulièrement prévu pour le théâtre ? Bien que le rythme et le déroulement de ce spectacle le situent bien du côté de l'expérience sensible, on aurait tout aussi bien pu le voir dans un musée, une salle d'exposition adéquatement aménagée, ou tout autre lieu propice à accueillir des performances artistiques.

**Avec qui y aller ?** Vos amis vidéastes, architectes, plasticiens et musiciens.



## Coen, Herzog, Weerasethakul : toucher le public (au sens propre)

11/11/2016 | HENDY BICAISE | | BERLIN, ROME

Trois images marquantes de 2016 se répondent dans *Ave César !*, *Au fin fond de la fournaise* et l'installation *Fever Room* : de l'eau chez les frères Coen, du feu chez Herzog, de la lumière chez Weerasethakul. Trois offrandes pour renouveler le lien entre l'œuvre et ses spectateurs, et parvenir à les toucher presque littéralement.

J'ai écrit le texte ci-dessus un mercredi après-midi, et je comptais le mettre en ligne le jeudi matin. Entre les deux, je passais la soirée au Théâtre des amandiers de Nanterre pour y découvrir *Fever Room*, une installation d'Apichatpong Weerasethakul. Dans cette dernière œuvre du réalisateur de *Cemetery of Splendour* (2015), on en retrouve les deux personnages de rêveurs, sensiblement dans les mêmes rôles et la même diégèse, mais pour une histoire onirique d'un nouvel ordre, d'autant plus que le médium a changé. La scénographie invite à prendre part aux percées rêvées du tandem. Parmi les images et sensations bluffantes mises en scène par Weerasethakul, un halo lumineux nous éblouit. Moment d'extase, au bas mot et sans trop en dire.

Il y avait dans les jaillissements de *Ave César !* et *Au fin fond de la fournaise* un rapprochement à oser entre ces tentatives jumelles d'atteindre le spectateur et le trait d'union originel du cinéma qu'est le faisceau lumineux émanant du projecteur. Délaissant ici la forme usuelle du film tout en puisant dans la force primitive du cinéma, Weerasethakul propose dans *Fever Room* une façon plus directe et au moins aussi belle d'aller chercher le spectateur. Pas un spectateur de cinéma certes, mais un spectateur du cinéma, qui le regarde se faire. L'occasion d'aller plus loin encore. Avec *Fever Room*, Weerasethakul donne l'illusion à chacun d'être le seul visé, d'être élu, d'être aimé.

**FEVER ROOM** d'Apichatpong Weerasethakul, installation créée à l'Asian Arts Theatre de Gwangju en Corée du Sud en juin 2015, présentée du 5 au 13 novembre 2016 au Théâtre des amandiers de Nanterre dans le cadre du Festival d'automne à Paris.



## Autres scènes

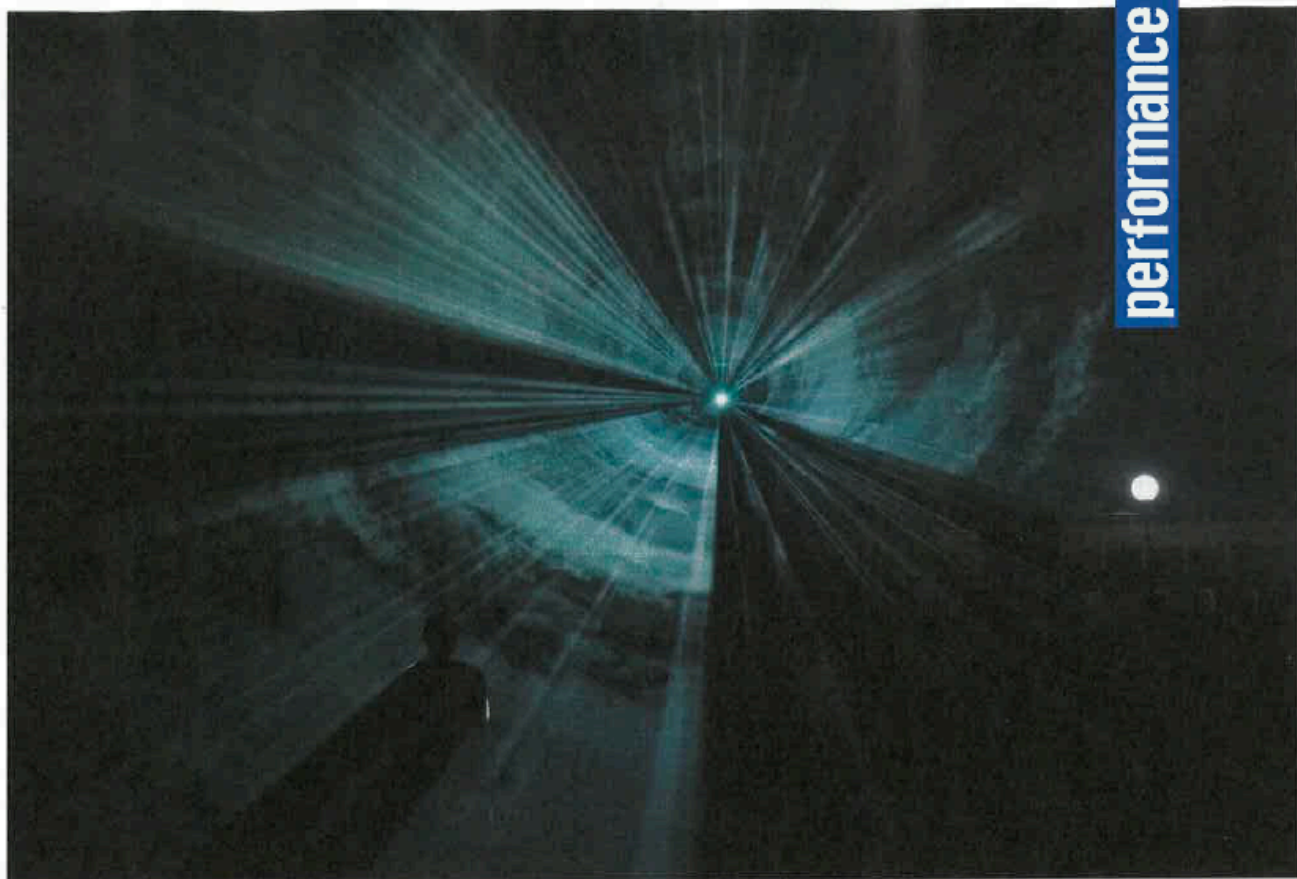
### Mix

Sélection critique par  
*Thierry Voisin*

#### **Fever Room**

D'Apichatpong Weerasethakul, mise en scène de l'auteur. Durée : 1h20. Jusqu'au 13 nov., 15h (du mer. au dim.), Théâtre des Amandiers, 7, av. Pablo-Picasso, 92 Nanterre, 01 46 14 70 00. (10-15 €).

**T** C'est la première performance théâtrale du cinéaste et plasticien thaïlandais Apichatpong Weerasethakul. Celui-ci, venu au théâtre par le hasard des circonstances, bâtit son récit sur la même idée que son dernier film *Cemetery of Splendour* (2015), un conte ésotérique où les patients d'un hôpital militaire de fortune sont atteints d'une inexplicable maladie du sommeil. Sur scène, l'histoire est encore plus abstraite et doit plonger le spectateur dans une expérience intime et cérébrale. Celui-ci doit être dans le même état que le personnage quand il dort et quand il rêve, perdu aux confins de la réalité et de la fiction.



Courtesy of Kick the Machine Films

## un rêve éveillé

Au Théâtre Nanterre-Amandiers, **Apichatpong Weerasethakul** a offert une performance lumineuse, à tous les sens du terme.

**C**huchotés sur l'oreiller ou confessés à un professionnel de l'interprétation, les rêves deviennent souvent ennuyeux lorsqu'on tente d'en faire le récit. Comme si leur diction les plaquait au sol, les apaisait, congelait leur substance brumeuse. Avec *Fever Room*, sa performance présentée au Théâtre Nanterre-Amandiers début novembre, Apichatpong Weerasethakul fait le chemin à l'envers : il se lève du divan de l'analyste, il délaisse le lit de l'amitié, pour arpenter la matière mouvante dont nos rêves sont faits. Un jeu de qui perd gagne. Ce qu'on perd : la raison. Ce qu'on gagne : la sensation.

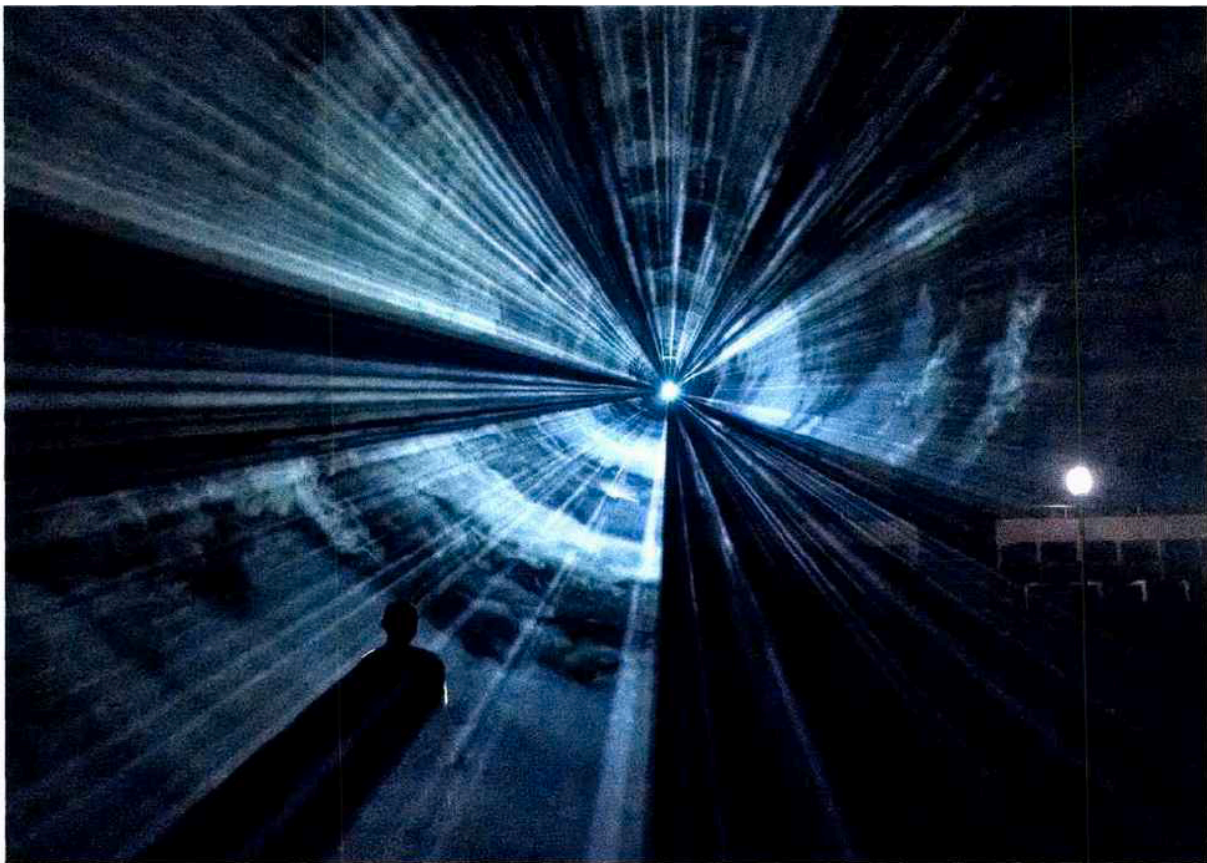
Dans une immense chambre noire où le spectateur est invité à se lover, le dispositif est fait de plusieurs écrans qui par un discret mouvement alternatif descendent des cintres et y remontent. Ce qu'on y voit : quelques chiens ; des humains assoupis ; un homme qui explore une caverne ; des pourceaux éventrant des sacs poubelle ; un crayonné de personnages ; des aperçus d'une métropole asiatique. Ce sont des éclats de vies qui sont des fragments de souvenirs. Du déjà-vu pour qui est familier des films de Weerasethakul. À une différence près, considérable. La mécanique des écrans induit un effet fluide de diffraction qui ne vient pas de l'image mais est produite à sa périphérie. Ce n'est plus la salle obscure qui génère le cinéma-lumière mais la luminescence des images qui invente de nouveaux clairs-obscur.

À l'aune de ce screen qui n'arrête pas de splitter, on ne sait plus parfois où donner de la tête, mais c'est la tête qui donne quand elle sélectionne un détail. Par exemple,

sur la rive du fleuve Mékong, un quidam qui, au passage d'un ferry, darde ses passagers d'un rayon de soleil reflété par un miroir de poche. Un signal, un message, une menace ? Sûrement tout à la fois.

**C'est cette polysémie qu'on expérimente à une intensité supérieure lorsque, dans la room, la fever monte d'un cran.** Les écrans s'éteignent et un rideau noir s'ouvre sur les gradins d'une salle de théâtre. La représentation mise à nu par ses spectateurs même ? On craint les sabots usés de la distanciation. Fausse alerte. Tel un Brecht psychédélique, Weerasethakul creuse l'éloignement d'une abstraction qui nous rapproche encore plus. Ce n'est plus nous qui rêvons, c'est le dispositif qui se met à rêver de nous.

Rarement on aura ressenti à ce point que l'imagination de l'image est tout autant sur l'écran que dans ce qui la diffuse, le bien nommé projecteur et son faisceau intermédiaire où gigote la poussière. Dans une salle de cinéma, cette pluie d'atomes nous passe littéralement au-dessus de la tête. Ici, elle nous fait face, nous englobe, nous éblouit, nous contamine. Surgies d'un vortex primitif, dissipées dans un brouillard vapoureux, mille lucioles viennent à nous, nous caressent, nous aiment, nous pénètrent, partenaires particuliers d'une ronde de nuit éphémère, danseurs d'une discothèque détraquée, night-clubbers à la façon d'Iggy Pop – "We walk like a ghost". L'expérience est parfois inquiétante, le cauchemar étant l'autre nom du rêve. Que nous dit *Fever Room*, magnifique poésie des limbes ? Que ce qui fait la nuit en nous, fait aussi les étoiles. **Gérard Lefort**



*Fever Room* d'Apichatpong Weerasethakul

THEATRE Du 5 au 13 novembre, au théâtre Nanterre-Amandiers, Apichatpong Weerasethakul présentait sa somptueuse *Fever Room*

## *Fever Room*, écrans de fumée

**A**pichatpong Weerasethakul au théâtre ? L'invitation est tentante et mystérieuse, mais la promesse pas tout à fait tenue nulle présence humaine dans cette *Fever Room*, nul texte déclamé. En revanche, beaucoup d'ombres et de spectres, beaucoup de fumée et de rayons lumineux, nombreuses couches d'images et de sensations, de souvenirs et de rêverie. On ne saurait en parler comme d'une pièce de théâtre (personne ne

viendra sur scène, c'est plutôt la scène qui viendra à nous), mais non plus comme une installation, puisque *Fever Room* ne se visite pas, on y assiste comme à une représentation, avec une durée (1 h 30) et donc un récit, voire même des chapitres.

Dans cette salle très obscure, où le public entre par une porte de service et se voit inviter à prendre place à même le sol ou sur quelques chaises, un premier écran descend projection

d'un film (dont le sous-titrage exclusivement anglais, au passage, relève d'un élitisme assez péneux et, hélas, de plus en plus courant) à la fois inédit et connu, puisque ces images reviennent des lieux de tournage de *Cemetery of Splendour*. C'est une suite de plans, accompagnés en off par la voix de Jenjira Pongpas, qui les commente en quelque sorte, comme on commenterait une soirée diapos. Puis, la série recommence, cette fois avec la voix de Banlop Lomnoi (le soldat de *Cemetery of Splendour*), mais qui s'arrête en cours. Nous sommes donc dans un jeu d'échos et de souvenirs qui s'offre en prolongement de *Cemetery of Splendour*, comme un appendice, une chambre annexe ou viennent s'entremêler les rêves des dormeurs, la femme et le soldat.

Une balade en bateau sur le Mékong commence, un nouvel écran descend du plafond et vient se caler au-dessus du

premier. L'image se dédouble, de longs plans pris depuis le bateau nous emportent comme si nous étions des passagers. Et deux écrans tombent encore du ciel et des cintres, à droite et à gauche, les têtes des spectateurs se tournent à gauche, à droite, des plans sur la mer, sur des bananiers, sur les persiennes de l'hôpital, puis sur les murs d'une grotte, parcourus à la lampe torche.

Chapitre suivant, trois des quatre écrans s'éteignent, seul celui qui nous fait face remue encore. C'est un plan de nuit, une rue sous la pluie, qui s'efface lui aussi parce que c'est toute la salle qui s'ébranle, les écrans remontent, un rideau s'ouvre, qui révèle que nous sommes installés sur la scène, face aux gradins, un lampadaire luit, le tonnerre gronde, des éclairs. Il n'y a rien à craindre de l'orage, la nuit est chaude, des bouffées de fumée s'échappent du sol. C'est un son et lumière qui

commence, un faisceau venu du fond de l'espace dessine, par le ricochet de la lumière sur la fumée, une géométrie de tubes laser, de mers de nuages et même de silhouettes humaines troubles, spectres s'exprimant dans un babil indistinct. C'est nous l'écran, même si aucune image ne se dessine, seule la lumière. Comme si nous étions affectés à notre tour, contaminés par la circulation ensommeillée et rêveuse des images, qui se projettent en nous, inaccessibles aux sens, mais pas à la mémoire.

Ce long et envoûtant light show, qui rappelle les sculptures lumineuses et les cônes colorés d'Anthony McCall, est comme un massage de l'œil, du corps et de l'esprit, valant autant pour les dénnotations de son sous-texte (la réduction élémentaire, commune au cinéma et au rêve, à l'événement premier d'une projection) que pour la pure sensation, qui fait battre le cœur un peu plus vite, de vibrer à l'unisson de ces jets de laser, de ces volutes de fumée, impression d'être soi-même changé,

dans l'instant, par le prodige d'une bienveillante hypnose. C'est une fièvre très douce, incroyablement douce, dont on sort lentement par le retour à/de l'image, quand l'écran de droite revient, se rallume et nous montre un dormeur troglodyte. L'homme s'éveille lentement, le film s'achève, un générique defile, c'est la fin.

*Ever Room* continue ainsi le travail sur la plasticité de l'écran très prégnant dans les nombreux courts métrages réalisés par Weerasethakul au tournant des années 2000, et dans ses différentes installations. Contiguïté, porosité entre l'écran et l'espace, entre l'image et son environnement, toute une poétique de l'écran-créateur, qui semble goûter sur le monde et secréter de bonnes ondes. Contiguïté de la nuit et du jour, du rêve et de l'éveil. Ce psychédélisme apaisé ne demande qu'à s'étendre sur le monde, si seulement le monde voulait se reposer, se laisser gagner par le rêve d'un autre.

Jean-Philippe Tesse

Le cinéaste et metteur en scène italien monte un double opéra à Bastille : *Cavalleria Rusticana* / *Sancta Susanna*. Premier aperçu lors des répétitions